

Le cercle infernal de la violence *Dogman* de Matteo Garrone

Ambre Sachet

Volume 37, numéro 1, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89526ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sachet, A. (2019). Compte rendu de [Le cercle infernal de la violence / *Dogman* de Matteo Garrone]. *Ciné-Bulles*, 37(1), 12–13.



Le cercle infernal de la violence

AMBRE SACHET

Sur une table de toilettage surélevée, un énorme pitbull aboie pour signifier son refus du shampoing. Après plusieurs tentatives et mots doux, l'animal s'assagit, babines à l'air lors du séchage.

Entre le début et la fin de cette séquence, les rapports de force sont d'emblée brouillés. Il suffit de cette introduction pour tomber sous le charme de Marcello, toiletteur canin de jour et *dealer* de nuit dans l'espoir d'emmener sa fille en vacances. Au cœur d'une banlieue italienne, le petit homme s'attire autant les faveurs de sa communauté que les caprices de son ami d'enfance, toxico et fraîchement sorti de prison. Très vite, Marcello se fait happer par les plans foireux et la brutalité de celui-ci.

S'il fallait qualifier le cinéma de Matteo Garrone par une phrase philosophique,

ce serait sans doute celle de Thomas Hobbes, « l'homme est un loup pour l'homme ». Lorsqu'il est question de traduire l'espèce humaine dans ses cavités les plus obscures, **Dogman** en est le résultat le plus cruel. Par son portrait sanglant de la mafia italienne, **Gomorra** (2008) préparait déjà le terrain d'une voie sans issue pour l'humanité. Mais tout ne semble pas avoir été dit sur ce sujet puisque le cinéaste italien, de retour parmi les vices les plus enfouis du genre humain, s'inspire ici d'un fait divers pour dépeindre le tableau d'un microcosme social où la laisse aurait été lâchée. Le réalisateur pose alors une question très simple, à laquelle aucun spectateur ne peut échapper : que feriez-vous si vous étiez poussé à bout ?

Il est omniprésent dans **Gomorra** et revient au galop avec **Dogman**, ce cercle

vicieux de la violence. À la différence que dans ce dernier long métrage, l'avènement de cet étai qui se referme est beaucoup plus graduel et d'autant plus retentissant qu'il s'ancre dans le contexte d'une petite vie bien banale. Si les armes et la démonstration de la violence sont les principaux outils utilisés dans **Gomorra**, Garrone s'intéresse désormais davantage aux conséquences insidieuses de cette férocité. Chose certaine chez le cinéaste, la violence demeure intrinsèque à la nature humaine, sans jamais être gratuite. Cette fureur initialement incarnée par le personnage de Simone — « ami » et molosse à temps plein — dessert ici une évolution psychologique, celle du protagoniste. C'est à l'excellent Marcello Fonte (Prix d'interprétation masculine à Cannes) que revient la force de transmettre la détresse par un seul regard, dont la

maîtrise des gestes reflète une crispation progressive du petit toiletteur au sourire enjoué qui devient fou au contact de la frayeur. Comment ne pas y déceler un cri de détresse face aux ravages de ces gouvernements qui carburent à l'intimidation et de ces partis des extrêmes qui tirent profit des désillusionnés, en Italie comme ailleurs?


Jusqu'ici, la sienne est la réaction la plus humaine qui soit : prendre peur et perdre pied devant la terreur. C'est alors, à l'image des deux adolescents rebelles et inconscients de **Gomorra**, que se produit pour cet antihéros aux allures de bambin la perte de l'innocence. Une formule qui rejoint la recette Garrone, au cœur de **Tale of Tales** (2015) et que l'on attend avec l'adaptation de **Pinocchio** en cours de production : un brin de naïveté, une grande cuillère de désinhibition, le tout dans un emballage de conte où le désenchantement n'est jamais bien loin. En témoigne la scène finale du film, ultime symbole de la candeur à jamais dissipée. Celui à qui l'on propose un conte baisse sa garde, et Garrone le sait pertinemment. Il nous enveloppe de cette couche romanesque avant de nous rappeler brutalement que le conte n'est qu'un prétexte pour exhiber les bas-fonds de la psyché, déjà trifouillée par le prisme de la télé-réalité dans **Reality** (2012). Dans un décor de ville fantôme d'abord familière, puis quasi désaffectée, l'ambiance sombre d'un cauchemar éveillé y est pour beaucoup dans la lente dégénérescence du toiletteur, qui à travers plusieurs scènes revécues au même endroit, chaque fois dans un état différent, ne voit pas le piège se refermer sur lui. Inutile de s'attendre à un enchevêtrement d'histoires : ne subsiste que l'essentiel d'un récit qui jamais ne trébuche dans la leçon simpliste puisque de ce conte pour adultes ne ressort ni bon ni méchant.

Dans l'impossibilité d'arrêter le train de l'animosité en marche, Marcello terminera sa course à un point de non-retour. Garrone nous place alors face à nos propres contradictions. Dans un besoin de



survie et, paradoxalement, de demeurer humain, sommes-nous prêts à tout, même au pire? Un dilemme bouleversant jusque dans les gestes les plus radicaux des personnages, qui jamais ne cessent cette quête constante de la reconnaissance de leurs pairs. La rage gangrène la bourgade tandis que les chiens, eux, s'apaisent.

C'est d'ailleurs dans le regard des canidés que le point de vue se décale et que se lit la folie des hommes. Même si ces tous sont dès le début des personnages à part entière, c'est dans les derniers moments du film que leur présence prend une tout autre ampleur. Dans les séquences les plus comiques, ils sont d'abord les porte-étendards de la sensibilité de Marcello qui, entre deux manucures, crée des liens et leur lance des mots d'amour. Après avoir servi de chauffeur lors d'un cambriolage, Marcello retourne sur les lieux du crime pour faire un massage cardiaque au chien de la maison laissé dans le congélateur : une scène aussi touchante que révélatrice! Progressivement, l'attendrissement laisse place au déchaînement, et les chiens té-

moins deviennent alors le miroir des perversions de la nature humaine. Mais l'identification, jusqu'au bout, demeure, puisque Garrone, en l'absence de jugement devant son bonhomme humilié, éclaire une pensée : chacun d'entre nous aurait pu se retrouver là. 



Italie-France / 2018 / 103 min

RÉAL. Matteo Garrone **SCÉN.** Matteo Garrone, Ugo Chiti, Massimo Gaudioso et Maurizio Braucci **IMAGE** Nicolai Brüel **MONT.** Marco Spoletini **PROD.** Paolo Del Brocco, Matteo Garrone, Jean Labadie et Jeremy Thomas **INT.** Marcello Fonte, Edoardo Pesce, Nunzia Schiano, Adamo Dionisi, Alida Baldari Calabria, Laura Pizzirani **DIST.** Métropole Films